

Voltaire

de Pierre Milza

« **O**n n'arrête pas Voltaire ! » De qui est cette apostrophe ? Du Général de Gaulle, à propos de Jean-Paul Sartre, en 1968. Voilà qui nous éclaire sur la puissance emblématique du philosophe des Lumières !

Curieux destin que celui de Voltaire ! La remarquable biographie de Pierre Milza nous invite à revisiter sérieusement nos souvenirs scolaires et à jeter un regard neuf sur François-Marie Arouet. Un homme, né avec une santé très fragile (il écrira de lui : « *Je suis né tué* ») et dont Victor Hugo dira qu' « *il est mort Immortel.* »

Un bon élève, destiné à être courtisan, tragédien à la mode, versificateur facile, et qui va tourner le dos à ces vocations mondaines pour devenir une sorte de saint laïque, emblème du Siècle des lumières et premier intellectuel engagé. Un archétype de l'esprit parisien, rebelle et frondeur, et qui ne vécut dans la capitale que de façon épisodique.

Né sous le règne de Louis XIV, en 1694, il connut la Régence, Louis XV, Louis XVI et mourut onze ans avant la prise de la Bastille. Il n'a été ni républicain ni père de la Révolution, mais, en remuant les esprits, il a ouvert à la France la route des temps modernes. Au cours de ses 84 années d'existence, il a mené tant de vies différentes qu'on a du mal à discerner ce qui domine en lui, même si le dictionnaire se contente de le qualifier d' « *écrivain et philosophe français* ».

Voltaire disait avec humour : « *Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.* » Je n'ai donc pas la prétention de résumer ces quatre vingt quatre années d'écriture, de travail intellectuel, d'exils, de rencontres et de combats. Je préfère vous inviter plutôt à grappiller et savourer avec moi quelques souvenirs du philosophe, de l'intellectuel engagé, de l'entrepreneur et de l'homme de lettres, comme si nous voulions évoquer ensemble la mémoire d'un ami disparu.

1 – Le philosophe.

Voltaire n'est pas vraiment un philosophe. Il ne présente pas un système philosophique structuré, une cosmogonie originale ; il n'est pas le concepteur d'une doctrine globalisante à laquelle il aurait laissé son nom. C'est un généraliste, un touche-à-tout, plus à l'aise dans l'analyse que dans la synthèse. Il est avant tout un agitateur d'idées et un incomparable vulgarisateur.

Il n'était pas parti pour être philosophe. Formé à la rude école des Jésuites où il se révéla brillant élève, il bénéficia d'une grande ouverture sur le monde extérieur et d'un rigoureux formatage religieux. Il acquit surtout des outils intellectuels puissants et une remarquable capacité à versifier et à écrire. Il se crut fait pour le théâtre et se donna l'ambition d'être un nouveau Racine. Mais nous verrons qu'il fut en réalité un tragédien plutôt médiocre.

Par bonheur, deux évènements vont l'éveiller à la philosophie. D'abord un cruel exil en Angleterre, en 1726. Il a 32 ans et il découvre Newton, le libéralisme économique, les institutions politiques anglaises. Il dialogue avec des philosophes, des physiciens, des mathématiciens, des naturalistes. Il s'investit dans des genres nouveaux pour lui : l'histoire, l'essai politique, le roman. Pendant deux années, Il va vivre ainsi une prodigieuse métamorphose.

De retour en France, il continue à écrire des tragédies dont on n'a guère gardé le souvenir, mais il commence également une histoire de Charles XII. A l'époque, l'histoire était essentiellement hagiographique. Voltaire entreprend au contraire une démarche documentaire. Il s'astreint à une recherche historique objective, fondée sur des témoignages et des faits. « *Je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter... les hommes tels qu'ils ont été. Je les traiterai... avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect de la vérité qui ne mourra jamais* ». Cela ressemble déjà à du Voltaire !

Après l'exil en Angleterre, un second évènement va faire de notre versificateur un philosophe. En 1733, il a 39 ans, Voltaire rencontre la jeune Emilie le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet. C'est une femme étonnante, passionnée par les sciences, parlant quatre langues et fascinée par les philosophes anglais. Entre Voltaire et Emilie commence une liaison qui durera 16 ans, l'union de la science et de l'esprit, de la démarche scientifique et du génie littéraire. Grâce à Emilie, Voltaire entre dans l'univers de Newton. Comme l'écrit si bien Pierre Milza, « *c'est l'alliance de la géométrie et de la finesse, de la pensée rigoureuse et de l'expression souple, de la profondeur et de la vitesse* ». Ils s'installent tous deux à Cirey et vivent quasi-conjugalement dans le château

du marquis du Châtelet, demeure qui devient un gigantesque laboratoire d'expériences scientifiques. A grands frais, Voltaire achète télescopes, thermomètres, cornues et autres instruments. Madame de Graffigny écrira à propos de ce lieu magique : « *On y voyait des choses qu'il n'y a que des fées et M. de Voltaire qui puissent les faire dans un endroit comme celui-ci* ».

Cirey devient le royaume de la science expérimentale. C'est révolutionnaire pour l'époque, quand Descartes avait pu écrire quelques années auparavant dans ses « Principes de la philosophie » : « *Et les démonstrations de tout ceci sont si certaines qu'encore que l'expérience nous semblerait voir le contraire, nous serions néanmoins obligés d'ajouter plus de foi à notre raison qu'à nos sens* ». Contre cette dictature de la théorie et du concept, Voltaire et Emilie privilégient l'observation et l'expérimentation.

En 1751, il critiquera le grand Descartes sur ce point : « *Il était le plus grand géomètre de son siècle ; mais la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve...* » Cette approche objective va éclairer les réflexions métaphysiques de Voltaire. Il est libertin. A ce titre, il place très haut l'indépendance de la pensée, se libère des préjugés de son siècle et rejette les croyances religieuses imposées. Dans « Le pour et le contre », il exprime dès 1722 son engagement en faveur d'une religion naturelle ; écoutez-le s'adresser à Dieu :

« *Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
On te fait un tyran : en toi je cherche un Père,
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux* »

Débatant de philosophie avec Frédéric II, il lui dira :

« *Je ramène toujours autant que je peux ma métaphysique à la morale. Ma raison me dit que*

Dieu existe, mais cette même raison me dit que je ne puis savoir ce qu'il est... C'est l'homme que j'examine. »

Voltaire est donc déiste.

« Il est fort impertinent de prétendre deviner ce que (Dieu) est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe, mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est »

En s'exprimant ainsi, Voltaire n'est pas si éloigné qu'on le pense des théologies juive et chrétienne. Souvenez-vous de ce passage d'Isaïe, au chapitre 55, verset 8 : *« Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, oracle de Yahvé ! Autant les cieux sont élevés au dessus de la Terre, autant sont élevées mes voies au dessus de vos voies, et mes pensées au dessus de vos pensées. »*

En réalité, le problème de Voltaire avec la religion ne concerne pas Dieu, mais l'Eglise et la façon dont elle fonctionne à l'époque. Dans son « Poème sur la loi naturelle », il raille les théologiens :

*« C'est que, de la nature, on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois ;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,
Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous »*

Lors d'une excursion très matinale avec le jeune comte de La Tour du Pin, Voltaire se découvre et se prosterne devant le lever de soleil, en s'écriant : « Je crois, je crois en Toi, Dieu puissant, je crois ! ». Puis, il se relève, remet son chapeau et ajoute : « Quant à Monsieur le Fils et à Madame sa Mère, c'est une autre affaire... »

Voltaire vit dans une société hiérarchisée et bloquée. Lorsqu'il lance son cri de guerre : « *Ecrasons l'infâme* », il dénonce ces rigidités : superstitions, disputes théologiques, inquisition, intolérance, caractère absolu des dogmes,

lecture « à la lettre » des Saintes Ecritures. Par exemple de la Genèse. Alors, il se moque : *« Dieu ne connaît pas plus la physique que la chronologie et la géographie »*. Il reste cependant animé d'un profond sentiment religieux, mais il ne supporte plus les catéchismes et les dogmes. La profession de foi qui lui échappe au moment de mourir est éloquente : *« Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis et en détestant la superstition. »*

Au fond, Voltaire est un déiste humaniste. C'est l'homme qui l'intéresse. Le terrible tremblement de terre survenu à Lisbonne en novembre 1755 et ayant causé la mort de plus de 30.000 victimes le bouleverse et lui fait écrire un de ses textes les plus émouvants :

*« Philosophes trompés qui criez : Tout est bien !
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés...
Direz-vous : c'est l'effet des éternelles lois,
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes
Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants ?... »*

Et Voltaire de conclure : *« On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
L'optimisme est désespérant. C'est une philosophie cruelle sous un nom consolant »*

Qui de nous ne se reconnaîtrait dans ce cri de révolte ?

Malgré ses indignations et ses colères, Voltaire reste profondément optimiste. Il compte sur la philosophie pour faire évoluer la société et l'ordre des choses : *« La philosophie restera. Au bout du compte, elle est la consolation de la vie et son contraire en est le poison. Laissez faire, il est impossible d'empêcher de penser, et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux. Vous verrez de beaux jours, vous les ferez, cette idée égale la fin des miens ! »*

2 – Voltaire philosophe, donc, mais aussi Voltaire engagé.

Engagé d'abord dans le combat qu'il mène avec Emilie du Châtelet, il contribue à faire évoluer la démarche scientifique en France, comme nous venons de le voir. Voltaire prépare la société des savants à entrer dans l'âge industriel.

Grâce aux relations d'Emilie du Châtelet, Voltaire obtient l'appui du marquis d'Argenson, ce qui lui vaut la fonction d'historiographe et la charge honorifique de gentilhomme ordinaire du roi. Il sera meilleur historien que gentilhomme. Il s'acquittera remarquablement de sa tâche d'historiographe, avec une rigueur scientifique très nouvelle pour l'époque. Engagé, ensuite, dans la libéralisation de notre système politique, il pressent que l'Ancien Régime bloque toute évolution possible. Dès son premier voyage en Angleterre, il comprend le pragmatisme et l'ouverture des institutions anglaises. Il reprendra ce thème dans son Poème sur la Loi naturelle :

*« Mais je prétends qu'un roi que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre et la sûreté,
Ait, sur tous ses sujets, égale autorité.*

Ils sont tous ses enfants...

La loi, dans tout Etat, doit être universelle,

Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle. »

Ou bien :

*« Le véritable but de la politique consiste à
enchaîner au bien commun tous les ordres de
l'Etat. »*

Voltaire reste profondément monarchiste. Mais il veut rationaliser l'absolutisme royal, le mettre à l'écoute des philosophes et de la société civile, imposer au système judiciaire de respecter les droits fondamentaux des indivi-

us et voir le Parlement exercer une véritable fonction représentative, au lieu de constituer le dernier bastion pour défendre les privilèges. Sur ces points, il est bien un des pères fondateurs de la Révolution.

Son engagement va prendre encore plus d'ampleur dans les dernières années de sa vie, pour protester contre l'iniquité de notre système judiciaire. Nous sommes en 1761, et Voltaire a 67 ans, âge avancé pour l'époque.

Quatre affaires vont marquer la vie judiciaire et démontrer l'archaïsme de nos institutions : les affaires Rochette, Calas, Sirven et La Barre. Dans les quatre cas, on va accuser, condamner et le plus souvent exécuter des innocents qui n'ont eu que le tort d'être protestants, ou convertis récents, ou simplement d'être passés ici ou là au mauvais moment. Ces affaires interviennent alors que Voltaire est connu dans toute l'Europe et dispose d'un réseau international étonnant d'efficacité. Il va donc se servir de deux outils redoutables, sa plume et ses relations. En usant de l'une et des autres, il réussit à mobiliser l'opinion internationale et il obtient révisions de procès et acquittements. *« Cette aventure me tient au cœur ; elle m'attriste dans mes plaisirs... Il faut remuer le ciel et la terre, soulever l'Europe entière et que ses cris tonnent aux oreilles des juges »* C'est l'acte de naissance de l'opinion publique. On a du mal, aujourd'hui, à réaliser l'impact de son action, à une époque et dans un pays soumis à l'arbitraire et où l'opinion publique était priée de se taire..

Ce qui motive Voltaire, c'est d'abord l'émotion et la compassion : *« Mes yeux ne peuvent guère lire, Monsieur, mais ils peuvent encore pleurer. »* Mais il exprime aussi sa colère et sa révolte : *« Arlequins anthropophages, je ne veux plus entendre parler de vous. Courrez du bûcher*

au bal, de la grève à l'opéra comique, rouez Calas, pendez Sirven, brûlez cinq pauvres jeunes gens qu'il fallait, comme disent mes anges, mettre six mois à Saint Lazare. Je ne veux pas respirer le même air que vous. » Il invente ainsi un nouveau genre, que sauront reprendre Emile Zola et Jean-Paul Sartre. L'intellectuel engagé fait son entrée sur la scène. La postérité saura s'en souvenir.

3 – La biographie de Pierre Milza nous fait découvrir un troisième Voltaire, plus déconcertant : le Voltaire homme d'affaires, chef d'entreprise agricole et industriel.

Très tôt, Voltaire est confronté à un problème basique : de quoi va-t-il vivre, lui que son père a quasiment déshérité et qui n'appartient pas aux classes privilégiées ? Vivre de sa plume est fort difficile à une époque où les droits d'auteur sont inexistantes. Se prostituer intellectuellement en cherchant des bailleurs de fonds et des protecteurs, il n'y songe pas davantage. Il ne lui reste donc qu'à faire fortune lui-même, et il s'y emploie avec beaucoup d'adresse. Il connaît le Droit, il a le sens du business, il parle trois langues et dispose de bons réseaux. Alors, il se lance dans les affaires. Il agiote, spéculé avec les Frères Pâris, tâte du commerce colonial, exploite la gabelle. Il connaîtra des hauts et des bas, mais amassera rapidement une fortune importante, 1 million de livres dans les années 1730, soit l'équivalent de 6 millions d'euros.

Il fait mieux. Lorsque le philosophe se fait hobereau, vers 1758, il entame à 64 ans une carrière d'exploitant agricole. Le patriarche de Ferney restaure les maisons, les terres, les routes et les villages de ses domaines, afin d'assurer la prospérité de ceux qui y vivent.

« Tout ce que nous avons de mieux à faire sur la terre, c'est de la cultiver. »

« C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois, En guerre avec les sots, en paix avec soi-même, Gouvernant d'une main le soc de Triptolème Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts La lyre de Racine et le luth de Chapelle ».

Il aborde cette activité de façon étonnamment moderne, s'intéressant à l'agronomie, mettant en œuvre les dernières innovations comme les charrues à 5 semoirs et 5 socs. Il joue la solidarité entre possédants et exploitants, investit massivement des capitaux, acquiert les machines les plus modernes et rompt ainsi le cycle de la routine et de la misère.

Il ne s'arrête pas à l'agriculture et crée à Ferney une manufacture de montres. Notre Voltaire devient un industriel éclairé. Son activité manufacturière emploiera jusqu'à 4.000 ouvriers en 1773 et il offrira une de ses montres à la reine Marie-Antoinette.

4 – « Ecrivain et philosophe français », dit le dictionnaire. Intéressons-nous enfin à l'homme de lettres

Toute sa vie, Voltaire s'est cru un grand tragédien. Il avait l'ambition d'égaliser, voire de dépasser Racine. La passion du théâtre l'a habité en permanence, et il écrivit près de 70 pièces. Mais qui s'en souvient ? Faisons un test et citons-en quelques unes. Peut-être vous diront-elles quelque chose.... *« Adelaïde du Guesclin, Agathocle, Amulius et Numitor, Charlot, Don Pèdre, L'Enfant prodigue, La Femme qui a raison, La Prude, Le Comte de Boursoufle, Le Duc d'Alençon, L'Écossaise, Les Deux tonneaux, Les Guèbres ou la Tolérance, Les Lois de Minos, Les Originiaux, Les Pélopidés (Atrée et Thyeste), Les Scythes, L'Héraclius espagnol, L'Hôte et l'hôtesse, L'Indiscret, L'Orphelin de la Chine, Rome sauvée, Sophonisbe, Tanis et Zélide, Thérèse, Zulime ».*

Certaines de ces œuvres eurent du succès. Mais un succès éphémère. En réalité, l'art théâtral de Voltaire est dépassé. Il imite encore les grands anciens, avec les impératifs de l'équilibre, de la bienséance, des grands sentiments et de la maîtrise du verbe, alors que Shakespeare a déjà balayé toutes ces vieilles règles, pour laisser la vie s'exprimer avec ses bruits et ses fureurs. Le Romantisme n'est pas loin. Et, tandis que Voltaire s'obstine à versifier interminablement, Beaumarchais triomphe avec Figaro.

Que lit-on de Voltaire aujourd'hui ? Ses Lettres philosophiques et ses romans et contes. Souvenez-vous de « Zadig, Candide, Micromégas, La princesse de Babylone, L'ingénu ». Ces œuvres n'ont pas vieilli et nous enchantent toujours. Je ne résiste pas au plaisir de vous inviter à lire un de ces textes :

« DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE ». (1765)

« Nous Jousouf-Chéribi, par la grâce de Dieu mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction. Comme ainsi soit que Saïd-Effendi, ci-devant ambassadeur de la Sublime-Porte vers un petit État nommé Frankrom situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul, et surtout les fakirs connus par leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à Mahomet et à nous de condamner, proscrire, anathématiser ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les causes ci-dessous énoncées.

1° Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des États bien policés.

2° Il est à craindre que, parmi les livres apportés

d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns sur l'agriculture et sur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, lesquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à Dieu ne plaise, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur industrie, augmenter leurs richesses, et leur inspirer un jour quelque élévation d'âme, quelque amour du bien public, sentiments absolument opposés à la saine doctrine.

3° Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuse stupidité. On aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes et aux mauvaises actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4° Il se pourrait, dans la suite des temps, que de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux, mais punissable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enseigner des vertus dangereuses dont le peuple ne doit jamais avoir de connaissance.

5° Ils pourraient, en augmentant le respect qu'ils ont pour Dieu, et en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa présence, diminuer le nombre des pèlerins de la Mecque, au grand détriment du salut des âmes.

6° Il arriverait sans doute qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuses, et de la manière de les prévenir, nous serions assez malheureux pour nous garantir de la peste, ce qui serait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces causes et autres, pour l'édification des fidèles et pour le bien de leurs âmes, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, sous peine de damnation éternelle. Et, de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire, nous défendons aux pères et aux mères d'enseigner à lire à leurs enfants. Et, pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes

peines; enjoignons à tous les vrais croyants de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la Sublime-Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, com-mettons spécialement le premier médecin de Sa Hautesse, né dans un marais de l'Occident septentrional; lequel médecin, ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays; lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, et nous amener ladite idée pieds et poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtement qu'il nous plaira.

Et puis, pour terminer, il y a l'homme d'esprit, celui dont les réparties ont fait trembler Paris, le Régent et le Roi. Juste pour notre plaisir, évoquons-en quelques unes : Sortant de la Bastille où il séjournera près d'un an, il est invité à dîner par le Régent : *« Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la supplie de ne plus se charger de mon logement »*

Il répond à Mgr de Noailles, archevêque de Paris, qui l'invite à une cérémonie :

*« Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement,
Nous nous donnions la comédie »*

A propos des institutions anglaises :

« Un anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plait »

S'opposant fortement à J.-J. Rousseau et à son Discours sur « L'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » :

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plai-rez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas... On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes.

Il prend l'envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'ha-bitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. .. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada... Je me borne à être un sauvage paisi-ble dans la solitude que j'ai choisie, auprès de votre patrie où vous devriez être. »

Sur son état de santé :

« La nature en saura toujours plus que les médecins. La philosophie apprend à se soumettre à l'une et à se passer des autres. »

Contre l'abbé de Saint Pierre :

*« N'a pas longtemps de l'abbé de Saint Pierre
On me montrait le buste tant parfait
Qu'onc ne sus voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait..
Adonc restai perplexe et stupéfait,
Craignant en moi de tomber en méprise ;
Puis dis soudain : ce n'est là qu'un portrait ;
L'original dirait quelque sottise. »*

A propos de l'évêque de Mirepoix, qui espérait que le pape Benoît XVI le ferait cardinal :

*« En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau ;
Plus ton destin deviendra beau
Et plus tu nous paraîtras bête,
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête. »*

La plus célèbre répartie est peut-être apocryphe. Au chevalier de Rohan qui le regardait avec mépris, il rétorque : *« Monsieur, je com-mence mon nom et vous finissez le vôtre »*

Philosophe, donc, témoin engagé dans son temps, homme d'affaires et entrepreneur, homme de lettres et d'esprit... Voltaire est



conférence mars 2008 de Jacques Pirson au Procope

bien plus encore que tout cela. Nous aurions pu évoquer le courtisan, le prêteur à gages des princes européens, l'encyclopédiste, le séducteur, l'académicien, le frondeur, l'antico-lonialiste et bien autre chose encore.

Peut-être faut-il simplement terminer par cette évocation des 10 et 11 septembre 1791, treize ans après sa mort.. Au milieu d'une

foule considérable, le cercueil de Voltaire est conduit au Panthéon. Derrière le catafalque, on porte un coffret qui contient les 70 volumes de ses œuvres complètes, édition de Kehl. Sous une pluie battante, le char funèbre avance, accompagné par des soldats, des enfants, des ouvriers, des académiciens, des musiciens. Tout un peuple. Le peuple de France... Sur le sarcophage où repose Voltaire, on peut lire ces mots gravés dans le bronze : « *Il vengea Calas, La Barre, Sirven et Monbailli, Philosophe, historien, Il a fait prendre un grand essor à l'esprit humain, Et nous a préparés à être libres.* »

Jacques PIRSON

VOLTAIRE

de Pierre Milza.

Editions Perrin, 913 pages, 26,50 euros